

Emilio Sciarrino

Crève-cœur

roman



© Belfond, 2023.

Conception graphique de la couverture : look Specific, Jad Hussein.

Belfond | un département **place des éditeurs**

place des éditeurs

« Nos âmes sont des bêtes féroces. »

Gustave FLAUBERT

Sur la cité scolaire se levait une aube navrante. Maldue se réveilla, crut un instant qu'elle se trouvait chez elle, à Crève-cœur ; elle ouvrit le rideau beige en épais tissu synthétique ; la lumière pâle du matin qui envahit la petite pièce lui fit plisser les yeux. Une pelouse rase d'un vert tendre s'étendait sous sa fenêtre, traversée par une route bordée d'arbres fins allant jusqu'au bâtiment plat et carré du lycée. Elle jeta à peine un regard vers le miroir, fuyant l'image d'une jeune fille maigre au visage flou dans la lueur blême. Ses cheveux aux frisottis indisciplinés retombaient mollement ; les brosser était douloureux.

À cette heure-là, un bol de chocolat fumant l'aurait attendue sur la nappe de toile cirée aux petits carreaux, une baguette molle du jour d'avant, les céréales glacées de sucre au paquet décoré d'un tigre orange souriant et, si les jours étaient fastes, un pot de pâte à tartiner. Son père aurait pris son café, tenant la tasse des trois doigts qui lui restaient à la main droite, sa mère aurait fait griller du pain de mie en regardant, distraite, les infos à la télé.

Encore en pyjama, elle se glissa dans le couloir, espérant ne croiser personne jusqu'aux douches communes. Elle laissa couler l'eau brûlante un instant de plus que nécessaire, soulagée d'échapper aux remontrances de sa mère. L'eau chaude était chère, le fioul allait manquer, les murs allaient pourrir, la famille allait

se ruiner, et c'était sa faute. Parfois sa mère coupait le chauffage malgré le froid, *rajoute une couverture et arrête de te plaindre*. Désormais, pensa-t-elle pendant que la fatigue glissait et que son corps se réchauffait sous le jet dru de la douche, l'eau étiatique bouillante coulait sur elle pour une somme fixe, *l'internat le moins cher de France*, mais dont le loyer avait paru exorbitant à ses parents.

Elle ouvrit la porte, s'avança sur la grande pelouse vert pomme de la cité scolaire qui bientôt serait piétinée par une foule d'étudiants. Quelques nuages flottaient à l'horizon, aussi vagues, vaporeux que ses aspirations. Elle repenserait souvent à ces premiers matins où elle découvrait les bâtiments orthogonaux et contemplait, perplexe, le pré ras et le grand ciel de l'été indien, bleu intense, qui lentement se décolorait ; à l'époque, elle pouvait librement aller où elle voulait, et tout paraissait possible ; sa naïveté lui semblerait si énorme, accablante presque.

Le professeur fit l'appel.

Maldue ?

Présente, dit-elle d'une petite voix en levant la main ; elle craignait que les autres étudiants se mettent à rire ; un silence placide accueillit ce nom. Au lycée, elle avait l'habitude qu'on lui envoie des vannes et des insultes à cause de ses cheveux, de sa taille, de ses vêtements. Le professeur attaqua un discours pendant qu'elle observait discrètement ses camarades. Ils ne semblaient pas si différents de ceux du lycée technologique de Crépy-en-Valois.

Elle remplit avec diligence une fiche lui demandant de se présenter. De sa plus belle écriture, ronde et enfantine.

Élise Maldue. Dix-sept ans.

Profession des parents. Père : ouvrier. Mère : femme de ménage.

Pourquoi avez-vous choisi la classe préparatoire ? Elle ne répondit pas.

Quel métier voulez-vous exercer plus tard ? Elle ne répondit pas non plus.

Quand son professeur du lycée l'avait encouragée à postuler, elle avait timidement souri : elle n'y avait jamais pensé ; mais si on lui donnait sa chance, elle tenterait. Elle était un peu différente de ses camarades de terminale STMG, qui passaient leur temps à rire, à regarder leur téléphone, à se jeter des petits bouts de gomme. Les professeurs n'essayaient même pas de les raisonner.

Vous finirez chez Pôle emploi. C'était la première chose qu'ils leur disaient au début de l'année ; ils ne s'attendaient plus à ce qu'ils maîtrisent les règles élémentaires de la grammaire, du calcul ou des rudiments quelconques de culture générale. *Pôle emploi, vous comprenez.* Personne, pas même eux, ne pensait que les études les mèneraient quelque part. Il fallait donc les occuper, les enrégimenter, les habituer à suivre une discipline.

Son père bricolait dans le garage lorsqu'elle lui annonça son choix. *Prépa.* Il ne broncha pas et murmura : *c'est quoi.* Elle tenta de lui expliquer ; elle ne savait pas exactement, en fait.

Des études longues ?

Oui.

Il hocha la tête. *Mais bien sûr, avec quel argent ?* Et comme elle insistait, *il y a des bourses,* il posa sa clé anglaise et la regarda en riant, *la babache se croit maline.* Il toussa, d'une quinte profonde de cette toux rauque qu'il traînait depuis des années, qui lui dévastait les poumons et dont il disait qu'elle le tuerait un jour.

Il se remit à trafiquer le moteur.

Élise rentra. Le couloir sentait le poireau. Sa mère préparait la soupe. Quand elle lui parla, elle eut un sourire oblique, *ma petite, tu prends des vessies pour des lanternes... Aide-moi plutôt à peler les pommes de terre. Tu peux te lancer là-dedans, mais ce n'est pas fait pour toi.*

Ce soir, la fin du mois approchant, avec la soupe il y aurait seulement du jambon ; à table, ils avaient allumé la télé, comme d'habitude ; elle éprouvait une sorte de gêne, son père avait bu deux verres de piquette, pas un. Quand ses parents s'apercevraient

qu'en effet la bourse couvrait les frais de scolarité et d'internat, ils finiraient par accepter, non sans commentaires sur le choix si prétentieux de leur fille.

Maldue, vous rêvassez ? lança le professeur de lettres, tel un coup de fouet. Elle écarquilla les yeux, secoua la tête. M. Pascal faisait jeune ; et si son nom donnait matière à plaisanter, il imposait le respect. Maigre et élancé, il portait des costumes impeccables. Il parsemait son cours de citations en grec et en latin, *per aspera ad astra, gnothi seauton*. Il avait commencé l'année par une mise en garde : *ici, on apprend à penser par soi-même*. Comme d'autres professeurs, il aimait appeler ses étudiants par leur nom de famille, avec une connivence froide, presque militaire. Ses camarades, surtout les garçons, l'imitaient. Pour eux, elle serait *Maldue*.

Vous êtes comme des disques durs vides, les processeurs sont en place, mais il n'y a rien là-dedans ! s'exclamait M. Pascal, *je croyais que vous seriez quand même meilleurs que mes anciens étudiants de la Sorbonne* ; il écrivait au tableau à toute vitesse. Sa graphie était serrée, nette et élégante. Ses majuscules virevoltaient, il prenait la craie rouge, soulignait sévèrement les mots-clés. *Ne croyez pas que j'écrirai toute l'année comme ça, vous allez apprendre la prise de notes rapide*. Chaque semaine, ils passaient un test d'orthographe, de grammaire et de culture générale. Les premières questions laissèrent Maldue confuse, abîmée dans sa propre ignorance, *Donnez le siècle, le mouvement, l'année de naissance et de mort de Voltaire. Résumez en quelques phrases ses idées fondamentales. Citez les présidents de la V^e République. Qui a écrit L'Être et le Néant ?*

Elle récolta un zéro pointé.

Pour la journée d'intégration, sa marraine lui prêta un serre-tête à oreilles de lapin, à porter pendant les cours, lui dessina des moustaches au crayon, lui traça une jolie bouche au rouge à lèvres et parsema son visage de paillettes colorées.

Tiens, t'es vraiment mignonne quand tu te mets en valeur, certains vont vouloir te croquer, s'ils t'embêtent tu me le dis. Si t'as besoin de livres, dis-moi, je te les revends à un prix exceptionnel.

Maldue se sentait chanceuse d'avoir trouvé une marraine si aimable et attentive, et d'avoir échappé aux attelles que certains devaient porter aux bras ou aux jambes.

M. Pascal, les voyant ainsi accoutrés, prononça un discours dénonçant les méfaits du bizutage, *vous êtes là pour vous instruire, pas pour vous amuser, et chaque minute de travail compte*, il invoqua pêle-mêle les valeurs de la République, la dignité de la démocratie grecque, Socrate mourant devant sa ciguë, *prenez ces attelles, n'est-ce pas une insulte pour les blessés ou les handicapés qui en ont besoin ?* Ses réflexions tombaient dans un puits de froideur ; c'était seulement pour s'amuser. *Il abuse, lui*, ils avaient souri dans leur dédain juvénile, c'était comme ça depuis toujours... À la fin de la journée, ils firent une course dans la cité scolaire, engoncés dans des sacs-poubelle, pendant que les deuxième année leur jetaient de la farine. Une fille dut embrasser le squelette que des plaisantins avaient volé au laboratoire des biologistes. Ils caressaient les oreilles en fausse fourrure de Maldue, quelqu'un lui pinça les fesses. Elle avait un peu bu en raison des gages, et s'en amusa ; en rentrant enfin dans sa chambrette, elle se dit qu'elle avait complètement oublié ses devoirs et que le lendemain, elle récolterait encore des notes piteuses.

Et voilà qu'elle attendait dans le couloir pour sa première *colle*, cette redoutable interrogation orale, le cœur battant dans la gorge. Elle chercha une échappée par la fenêtre ; rien ne la tranquillisait, ni les arbustes ras et tremblants ni la petite hélice qui tournait frénétiquement et dont elle se demandait à quoi elle servait, si ce n'est à captiver son regard.

Elle s'assit devant M. Pascal, posa ses notes sur la table ; son mollet la grattait, derrière l'oreille aussi, ses cheveux rebelles gênaient sa vue. Le mur du fond de la salle était briqueté comme partout dans la cité, dans la ville et dans toute la région

– de Crèveœur jusqu'à d'imprécis confins qui lui échappaient, mais qu'elle imaginait lointains et mystérieux. La chaise ne la soutenait plus ; les connaissances se dérobaient. Elle croyait avoir noté une idée quelque part sur ses brouillons ; elle ne la trouvait plus. Elle ne savait même plus par quoi commencer. Les mots fuyaient à toute vitesse avant qu'elle ne les ait prononcés.

Chez elle, on lui avait toujours appris qu'*une bonne Maldue est une Maldue qui se tait*.

Tenez-vous droite, dit M. Pascal, sèchement.

Les larmes coulèrent toutes seules, *Je ne vais pas y arriver, ce n'est pas pour moi*, bredouilla-t-elle. *Mais que dites-vous ?* répondit-il. Il semblait indifférent à ses larmes, comme si elles étaient transparentes. *Votre cerveau n'est pas différent de celui des autres, vous pouvez parfaitement réussir. Il faut seulement y croire. Et n'oubliez pas, tenez-vous droite. Pour cette fois, vous n'aurez pas de note, mais je vous attends la prochaine fois, impeccablement préparée.*

Alors, t'as eu combien ? demanda le camarade.

Pas de note.

Ah bon, ça devait être vraiment nul, alors.

C'était comme si elle ne méritait même pas une *bulle*, se désolait-elle, et pourtant elle ressentait un étrange soulagement.

Après les cours et le sport, le dîner n'était composé que des restes tièdes des plats du déjeuner, eux-mêmes livrés et réchauffés sur place. L'omelette aux épinards avait pris un goût métallique. L'eau même avait ce goût-là, calcaire, qui restait sur le palais.

Pour la colle de philo, t'as qu'à répéter le cours. Tu verras, ça passe, le colleur est sympa. De toute façon, tu baratines et c'est bon. C'est pas comme les maths.

Elle renversa le flan à la vanille sur l'assiette ; sa fadeur fraîche et sucrée avait comme un goût d'enfance.

La nuit, une obscurité profonde tombait sur la cité scolaire. Dans une salle au rez-de-chaussée, les scientifiques s'entraînaient

au tableau. Elle les observait, debout devant la fenêtre, un peu cachée par les buissons. L'un d'eux, la craie à la main, l'interpella : *qu'est-ce que tu fais là ? Tu vas mourir de froid. Entre.* Elle murmura des excuses et s'enfuit. Une fois dans sa chambre, elle regretta, elle aurait voulu continuer à les regarder, traçant des lettres et des chiffres, tenter de comprendre comment ils faisaient, à développer les arbres et les matrices, mais elle avait peur de passer pour une idiote. Les maths, ce n'était pas pour elle, elle en avait la conviction.

Lors des évaluations, elle s'accrochait à sa copie comme une naufragée à son radeau. Elle pensait à ce garçon qui traçait des chiffres sur le tableau. Elle ne savait même pas comment il s'appelait. Il était en prépa scientifique. Elle finirait bien par le recroiser avec ses autres camarades. Groupes de garçons en sweat, aux barbes mal rasées, ils riaient fort, fumaient des cigarettes à l'arrière du bâtiment avec un vieux professeur de maths qui distribuait les clopes, celui qui laissait le tableau griffonné de formules énigmatiques, sans effacer. Et parfois, quand des filles des classes d'économie ou de lettres passaient, on les remarquait à leurs tenues plus excentriques – ils les saluaient de claquements de langue et d'obscènes sifflements, et les filles riaient.

Le soir avant les vacances de Noël, on décida de sortir en ville prendre un verre. Une odeur sucrée de gaufres flottait sur les placettes et, depuis les haut-parleurs, de petites musiques joyeuses et rythmées répandaient une allégresse artificielle. Sur l'avenue centrale s'étendaient les cabanes rouges du marché de Noël. Les badauds flânaient des pains d'épices aux savons, aux bougies parfumées.

Ils descendirent le long des ruelles bordées de maisons, jusqu'au Potemkine. Dans le bar surchauffé, ils buvaient des bières bruyamment, certains jouaient aux fléchettes.

Ah, petit joueur. Encore raté.

Tu reprendras bien une pinte.

*Tiens, c'est bon comme sujet, ça : l'économie et la bière.
C'est sûrement déjà tombé à l'oral.*

Au fur et à mesure qu'ils s'enivraient, leurs tirs étaient de moins en moins précis ; ils trouvaient cela drôle. La cible flottait, il y en avait parfois deux, elle se dédoublait ; elle lança une fléchette et piqua le centre.

Bravo ! En plein dans le mille d'un coup, chapeau ! Je te paye une pinte.

C'était le garçon qui écrivait des chiffres au tableau.

Au fait, je m'appelle Thomas.

Élise, dit-elle en réprimant un balbutiement.

C'était la première fois que quelqu'un lui offrait un verre ; son cœur débordait comme la mousse de la chope.

Ils l'admiraient davantage pour sa capacité à jouer aux fléchettes et à tenir l'alcool que pour ses résultats scolaires, pensait-elle alors qu'elle continuait d'afficher un vague sourire contrit ; à peine sentait-elle un peu de chaleur lui colorer les joues.

Thomas sortit pour fumer. Ils burent et fumèrent, encore et encore, le long d'un muret qui bordait un canal où croupissait de l'eau stagnante, longeant les grands bâtiments post-industriels de la faculté de sciences.

Moi, j'en fais le moins possible. Pour l'instant, ça passe, dit Thomas en tirant sur sa cigarette. Elle savait que c'était faux, ne l'avait-elle pas vu s'exercer tard le soir devant son tableau ?

Tu parles, l'essentiel, de toute façon, c'est le réseau que tu te constitues en école, affirma un autre, qui avait des cheveux gras attachés en un chignon rond comme un bulbe, et au poignet une épaisse montre.

Les gars, si ça se trouve, on ferait mieux d'aller dans une meilleure prépa.

Vas-y. À Paris tu vivras dans une chambre de bonne.

Oui, mais au moins t'as de quoi de sortir et des meufs fraîches tous les soirs.

Arrêtez de parler des filles comme d'objets, vous n'avez pas honte...

Oh, Adèle, arrête de nous emmerder. Tu n'es qu'une littéraire, t'es trop sensible.

Pfff, laisse tomber ces gros lourds, dit Adèle, et elle entraîna Élise de côté. Élise remarqua ses longs cheveux lisses et blonds, la fine cigarette qui valsait entre ses doigts aux ongles nacrés.

Élise resta avec Thomas, Adèle et quelques autres jusqu'à ce que le bar ferme, puis ils se promenèrent à travers les ruelles du quartier de Saint-Leu. De vieux murs en ruine émergeaient entre les canaux qui serpentaient. Les maisons vides semblaient être des visages aux yeux crevés. Ils retournèrent vers la cathédrale ; elle jeta un regard à la masse sombre, silencieuse, qui s'élevait dans le petit matin blême. Thomas riait, il sautait à cloche-pied avec les autres. Adèle lui parlait d'un roman qu'elle était en train de lire. L'aube qui se levait derrière d'épaisses couches de nuages aux franges veloutées était couleur d'or fondu. Elle y repenserait souvent, quand, dans la petite chambre où elle serait confinée, elle regarderait par la fenêtre la cour aux murs briquetés dans laquelle s'amoncelaient les poubelles que plus personne n'avait le cœur de sortir.